

Sa montre bipait depuis de longues minutes : six heures un quart. Il se leva, courbaturé, fatigué et descendit préparer un Nescafé. Deux madeleines et un quignon de pain sec trempé plus tard, il partit s'habiller. Il enfila un vieux pantalon de treillis, une veste, prépara un petit sac à dos dans lequel il glissa quelques pommes, une bouteille d'eau et partit aussitôt vers la place du village. Déjà les voitures s'étaient réunies et les chasseurs discutaient assis sur les capots.

— Ah, voilà un rabatteur. Bonjour, bien dormi ? Lui demanda le chasseur du café, qui se présenta sous le nom de Frédo.

— Bonjour, oui merci.

— Nous attendons quelques chasseurs encore. Tu iras avec Toinou, qu'il lui montra d'un coup de menton.

Il s'approcha de Toinou, serra les mains des autres chasseurs... Comme toujours, le silence se fit à son arrivée, seuls les chiens excités gueulaient dans les véhicules. Les retardataires ne tardèrent pas à arriver et Frédo commença sa présentation à laquelle Vincent ne comprit rien.

Ils montèrent en voiture et roulèrent un moment sur les chemins à peine carrossable. Enfin, Toinou s'arrêta.

— Allez, il faut continuer à pied, annonça-t-il. Passez cette chasuble. Je vais vous placer, ensuite ne bougez pas. Si vous entendez corner, vous battrez des branches et ferez du bruit. Même si vous entendez tirer, ne quittez pas votre poste, jamais. Attendez que je vienne vous chercher.

— Entendu.

Vêtu de ce gilet orange fluorescent et d'une casquette rouge, ils montèrent le petit raidillon puis se glissèrent dans la ravine.

— Voilà votre poste. N'en bougez surtout pas. Je suis juste au-dessus et je vous ai en visuel. Je vais corner deux coups pour dire que nous sommes prêts. Au coup de corne long, vous ferez du bruit. A tout à l'heure.

— D'accord.

Il lui coupa des branches de chêne vert puis remonta prendre son poste. Si Toinou l'avait en visuel, Vincent au contraire ne voyait personne. Les deux coups de corne retentirent puis le silence se fit. Deux autres coups se firent entendre, faibles et lointains puis le silence revint. Le vent faisait vaciller un bosquet de roseaux qui bruissait à ses oreilles. Il entendit les chiens gueuler, au loin, puis leurs aboiements se firent de plus en plus intenses, comme s'ils avaient trouvé la trace. Il resta concentré, écoutant les chiens, les cornes... Rien... Une heure passa, puis deux. Il n'entendit plus rien, ni chien, ni corne, seul les roseaux qui frémissaient... Un coup de feu retentit dans ce silence, puis un autre et de nouveau le silence... Puis des coups de cornes, brefs, résonnèrent dans les collines.

Toinou descendit, le visage grave.

— C'est fini, on rentre.

— Ils l'ont eu ?

— Non, je ne crois pas. Personne ne l'a vu.

— Et les coups de feu ?

— Un qui a tiré en l'air...

Mais une inquiétude barrait son visage. Ils remontèrent la ravine et se dirigèrent vers la voiture. Toinou, lentement la laissa descendre le sentier chaotique. Le C15 grinçait, dandinait, arriva enfin sur la route et reprit la direction du village.

— Vous êtes nouveau ici ? Demanda finalement Toinou.

— Oui, j'ai acheté la maison du Clément.

— Ah ! Vous savez ce qui lui est arrivé ?

— Oui, un accident de chasse.

— C'est pour ça qu'on met les chasubles et les casquettes.

On n'est jamais assez prudent et certains ont la gâchette facile. Ils tirent avant d'avoir vu la bête...l'excitation, la peur...

— Et ça ne pardonne pas avec les calibres que vous avez ?
Vous tirez à balle ?

— Oui...ah voilà les autres.

Les autres véhicules arrivèrent, les hommes en sortirent avec la mine défaite. Tous se regroupèrent vers l'arrière du Pajéro la porte grande ouverte. Vincent s'approcha aussi et aperçut les deux chiens éventrés et abattus : un carnage.

— Putain, sale enfoiré de bestiau, il ne les a pas manqué.

— Ça faisait longtemps qu'on n'avait pas perdu de chien.

— Ils venaient vers moi, puis plus rien, il a dû charger sur les chiens, se sentant acculé.

— D'après les traces, il fait bien dans les cent kilos.

— Il n'a pas eu peur des chiens, c'est mauvais.

— J'ai dû les abattre, ils souffraient trop. Pauvres chiens, ils ont rien compris.

— On finira par l'avoir. On va en faire un trophée ce saligot d'étripeur de chiens.

— Allez, on va boire un coup quand même.

La troupe se dirigea vers l'auberge. Le patron les avait rejoint, ainsi que le maire. Estelle se trouvait devant le pas de porte, portant sa sempiternelle jupe de velours. Ils entrèrent et déjà une série de pastis était servie sur le comptoir.

— Tu prends du pastis toi aussi ? Demanda Frédo à Vincent en lui tapant sur l'épaule.

— Oui, c'est très bien.

— Pas marrant aujourd'hui. Faudra faire gaffe la prochaine fois. Tu reviendras ?

— Oui, si ça ne vous dérange pas.

— Au contraire, on manque de rabatteurs. Tu vois le résultat ! Tu restes manger avec nous, Solange nous a préparé une daube avec le dernier qu'on a ramené.

— Avec plaisir.

Vincent participa à son premier repas de chasseur. L'ambiance était chaleureuse, malgré l'issue de la battue. Estelle passa et repassa, fermée. Elle lui donna un imperceptible sourire, mais se referma aussitôt.

— Vous y faites des travaux dans cette baraque tout compte fait ? Lui demanda le maire qui se trouvait juste en face.

— Eh oui. J'agrandis l'ouverture des deux pièces du bas pour en faire une seule.

— Ah oui, bonne idée. Vous ne touchez pas à la cheminée ?

— Ah non, elle est trop belle. Peut-être que j'y mettrais un foyer pour chauffer la maison l'hiver.

— Moi, je préfère les cheminées ouvertes. Le feu qui crépite, l'odeur de la fumée, c'est vivant un feu. Et puis cette cheminée ne mérite pas d'être fermée.

— Vous avez raison, c'est une belle cheminée ancienne.

Les tartes aux pommes succédèrent aux fromages. Les cafés arrivèrent enfin, apportés par Estelle toujours aussi roide. Une bouteille circula enfin, un pousse-café qui décoiffait, sec, âpre. La tablée se leva, plus ou moins titubante. Vincent salua l'assemblée et rentra cahin-caha chez lui. Il n'avait plus vraiment envie de reprendre son chantier, mais bel et bien le désir de s'allonger et de faire

une sieste. Il poussa la porte et... une nouvelle enveloppe blanche attendait son retour. Il l'ouvrit, agacé par cette nouvelle missive.

**« Cher monsieur Delaplace.
Vous ne connaissez personne dans ce village,
pourtant tous vous connaissent.
La petite Estelle vous tourne déjà autour, vous
n'avez pas perdu de temps, mais je dois vous avertir
que c'est la pire des salopes.
Vous êtes le seul à ne pas l'avoir baisée.
Aujourd'hui deux chiens ont crevé, faites gaffe à vos
miches, vous risquez d'être le prochain.
Quittez ce village avant de faire une veuve et deux
orphelins.»**

Une sourde colère l'envahit, en même temps qu'une fâcheuse migraine. Il replia la lettre et fila aussitôt voir sa voisine Georgette. Il frappa à sa porte mais elle ne répondit pas, sûrement absente. Il rentra chez lui et décida d'aller cuver son vin à l'ombre des arbres.

Il installa un transat, quitta ses affaires de chasse et s'allongea avec l'intention de ne pas manquer sa sieste. Il s'endormit comme une masse.

Une petite fraîcheur le fit frissonner puis sursauter. Il écarquilla les yeux, se redressa... Estelle s'était installée au soleil sur l'autre transat. Elle prenait un bain de soleil, vêtue d'un bikini au motif fleuri.

— Faut-pas vous gêner. Faites comme chez vous, s'emporta-t-il.

— Vous pouvez me tutoyer. J'avais l'intention d'aller marcher un peu et en vous voyant dormir, j'ai préféré prendre un bain de soleil. Ne vous inquiétez pas, les gens

s'imaginent déjà que nous avons couché ensemble, pourquoi ne pas leur donner raison ? Répondit-elle imperturbable.

— Parce que je suis marié.

— Vous me draguez ouvertement et maintenant vous me repoussez... faux savoir ce que tu veux à la fin, dit-elle faussement contrariée.

— Je ne t'ai pas draguée, je voulais seulement qu'on fasse connaissance, et puis merde... Et pourquoi alimenter la rumeur, c'est risqué, non ? C'est vrai ce qu'on raconte sur toi ?

— Sur moi ? Qui raconte quoi ?

— J'ai reçu deux lettres anonymes.

— Montre.

Vincent rentra dans la maison, prit les lettres et les lui apporta. Estelle parcourut les quelques lignes en souriant.

— Ce doit être l'œuvre de cette vieille folle de Melaine. C'est une sorcière.

— Une sorcière qui tape ses lettres sur ordinateur !

— Oui, son fils en a un. Elle m'en veut parce que je n'ai pas voulu me marier avec lui. Mais il est dingue. Faut pas croire ce qui est écrit.

— Elle est drôlement bien renseignée tout de même.

— Son fils traîne dans le village. Il épie tout, puis va lui raconter. Mais elle n'a pas besoin de ses yeux, elle voit tout dans ses soupes. C'est une vraie sorcière, capable de te jeter un sort.

— Pourquoi les gens pensent-ils qu'on couche ensemble ?

— A cause de la balade d'hier. Je leur fais croire ce que je veux, ça pimente la vie au village. Faire semblant de sortir d'une maison à deux heures du matin quand la femme est absente, ça anime les chaumières. Ce sont tous des

hypocrites qui bavent les uns sur les autres. Ils n'ont que ce qu'ils méritent.

— Pourquoi te donner tout ce mal ?

— Parce qu'ici, une jeune femme célibataire qui approche de la trentaine ne peut qu'être destinée au plaisir des autres. Alors, comme je ne tiens pas contredire leur calomnie, je fais semblant d'être celle qu'ils décrivent si bien.

— Et ça doit faire son effet.

— Pas mal de vaisselle cassée et des baffes de la part de ma mère. Mais en fait, on m'évite comme la peste tout en surveillant le moindre de mes mouvements.

— Tout le monde sait que tu es ici alors ?

— Il y a des chances. Ils doivent penser qu'on le fait, oui.

— Ta mère va me mettre de la mort-aux-rats dans mes plats, la prochaine fois, non ?

— Non, elle a fini par comprendre que c'était que des salades.

— Pourquoi tient-elle à me voir quitter le village, cette sorcière ?

— Sûrement pour pas que je vienne coucher avec toi. Elle espère encore me marier avec son dingue de fils. Elle est aussi dingue que lui.

— Jolie comme tu es, pourquoi tu t'entêtes à rester dans ce bled ?

— Parce que je finirais bien par trouver l'homme de mes rêves, qui s'assiéra à l'ombre du platane et qui n'arrêtera pas de me regarder avec désir.

Vincent rougit d'avoir été si facilement découvert. Pourtant elle était là, en petite tenue qui ne masquait plus grand-chose de son corps magnifique. Lentement, depuis qu'ils parlaient, il ressentait une sorte de désir, tout au moins

une envie de la protéger mais aussi de la chérir dans ses bras.

— Mais je suis marié et j'ai deux enfants.

— Je n'ai pas l'intention de briser ton ménage. Tu ne seras pas le premier mec marié à tromper sa femme.

— Certes non.

— Je n'ai pas plus envie que ça de me marier mais venir te retrouver les samedis soir me plairait assez.

— Avec les corbeaux qu'il y a, ma femme apprendra bien vite cette relation, et je doute qu'elle apprécie la subtilité d'apprendre que tu n'as finalement couché avec personne au village.

— Tu sais, les secrets sont bien gardés, par contre les calomnies...

— Bon, je vais ranger mon matériel puis penser à repartir.

— Tu veux que je t'aide ?

— Non, ça ira merci.

Estelle se rhabilla, déçue. Vincent rentra et rangea son chantier à peine ébauché. Estelle vint l'embrasser, puis disparut comme elle était arrivée.

Il s'apprêta à repartir, ferma la maison et se dirigea vers sa voiture garée plus bas dans la ruelle. Georgette, sa voisine arrosait ses fleurs.

— Ah bonjour Georgette.

— Eh bonjour, ça y est, déjà sur le départ.

— Oui, mais je reviendrais samedi prochain. Dites-moi, Georgette, vous n'avez vu personne venir me porter du courrier ?

— Ah non, à part le facteur. Des problèmes ?

— Non, rien de grave. Bonne semaine Georgette.

— Embrassez les enfants de ma part...

La route défilait devant lui, tortueuse. Il conduisait lentement en pensant à Estelle. Cette petite éveillait en lui un sentiment d'adolescent, ce désir d'enfreindre l'ordre établi, d'aller fuguer avec cette jeune fille, de s'aimer sans contrainte... idioties...

Sa petite famille l'attendait depuis deux jours et se réjouissait de son retour. Vincent serra ses enfants dans ses bras... ils lui avaient manqué.